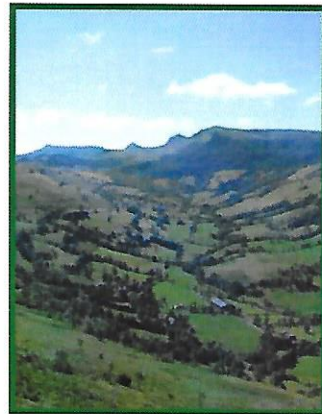


La Vallée du Mars au fil du temps.....

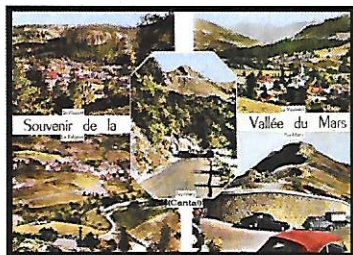


EDITORIAL

N° 4

Janvier 2009

Prix : 2 euros



*La mémoire
est en péril*

Sommaire :

Le folklore	p 2-3
Les travaux des champs	p 4-5
Les lieux mystérieux	p 6
La lanterne des morts du Falgoux	
La chapelle de Jailhac	p 7
Les migrations	p 8-9
les boulangers d'Espagne	
Un métier disparu	p 10
le boisselier	
La vie religieuse	p 11
Les roches de St Vincent	p 12
Les grottes du Falgoux	p 13
Le château de la Borie	p 14
à St Vincent	
La famille du Fayet de la Tour	p 15
Comment participer	p 16

Quel plaisir de recueillir des témoignages, quel bonheur de découvrir, au fil des lectures, des écrits oubliés !!

Les mots, comme les êtres, naissent, vivent, meurent et tombent dans l'oubli. Ce bulletin a été créé afin de recenser tout ce qui a pu être oublié et la tâche est immense mais si passionnante !

Il y a, sans aucun doute, dans votre grenier, de vieilles photos relatant la vie autrefois dans notre vallée. N'auriez-vous pas un lointain ancêtre ayant pratiqué un métier aujourd'hui disparu ? Peut-être êtes vous les descendants d'un migrant ? Son histoire nous intéresse. Les anciennes photos d'école ravivent notre mémoire. Des échanges de lettres peuvent également raconter la vie autrefois dans notre vallée....

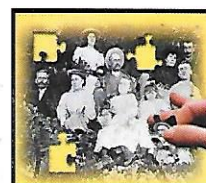
Nous avons besoin de chacun d'entre vous pour regrouper toutes ces données. N'hésitez pas à témoigner.

Je profite de ce bulletin pour vous faire part de la parution d'un ouvrage très intéressant écrit par M. Antony CHAMBON concernant la baronnie des Valmiers et ses voisines (XIV-XVIIIème siècles). On y trouve des informations sur l'existence du château du Vaulmier et des données très détaillées sur la vie des familles dans ce village autrefois. Ce livre est le fruit de très nombreuses recherches dans les archives.

Je souhaite à tous les lecteurs (résidents et non résidents de la vallée du Mars) une bonne année 2009 en espérant vous faire découvrir encore plein de « richesses » sur cette vallée que nous aimons tant.

*Parler de nos ancêtres, c'est les faire revivre.
Ne rien dire, c'est les oublier !!*

Françoise PICOT
née FAUCHER



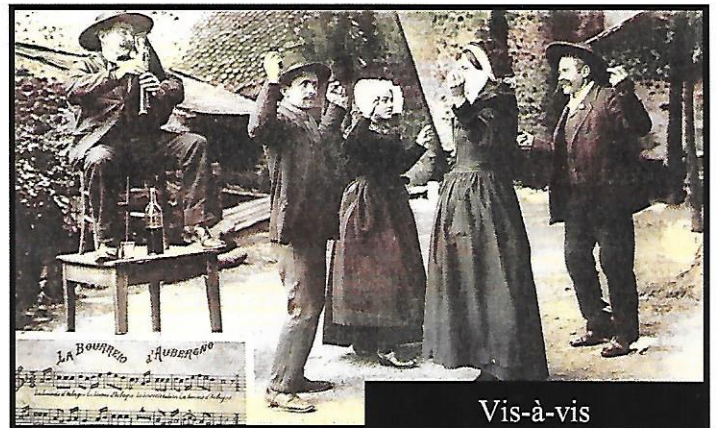
L'Auvergne est connue pour sa culture musicale, notamment au niveau de la musique à danser. Parmi les danses traditionnelles, on peut noter entre autres la **bourrée auvergnate**, qui est une danse complexe qui se pratique le plus souvent à quatre danseurs.

Comme la généalogie, le folklore surfe sur la vague du retour aux racines et puise son répertoire dans les provinces d'Ancien Régime. Les festivals folkloriques se multiplient et rencontrent le succès.

A la fin du XIXe siècle, la bourrée suit les immigrés d'Auvergne dans la Capitale. Autour de la Bastille, ça chauffe dans les arrières salles des cafés-charbons de la rue de Lappe.

Les danses permettent de continuer la chaîne traditionnelle qui, de génération en génération, rattache la jeunesse actuelle à nos lointains ancêtres.

La danse traditionnelle de Haute Auvergne est incontestablement la bourrée sous toutes ses formes. La bourrée nous a été transmise par nos ancêtres avec un grand nombre d'airs chantés accompagnant la danse.



Un air de bourrée et les regards s'éveillent, les jambes se dégourdissent, et la fatigue disparaît.

Dans le martèlement des sabots, percent de puissants « ya-hou » ! qui indiquent le temps de « la tourne » ou du changement de côté.



La togne (2ème figure)
Cette bourrée se danse à toutes les noces. Élégante au début, elle se termine dans la dernière figure de façon burlesque.

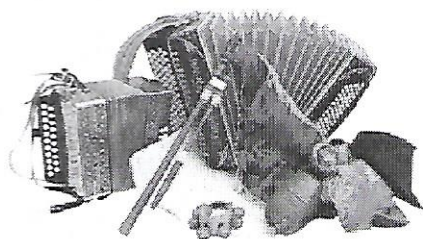
Quelles que soient les figures, la bourrée réunit hommes et femmes en une danse exprimant la quête amoureuse.

En ce temps là, alors qu'on ignorait la radio et la télévision, à la ville comme dans les campagnes, l'un des moyens de se retrouver et de communiquer, c'était de danser. La bourrée était alors un acte social.

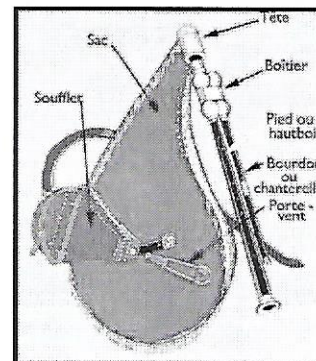
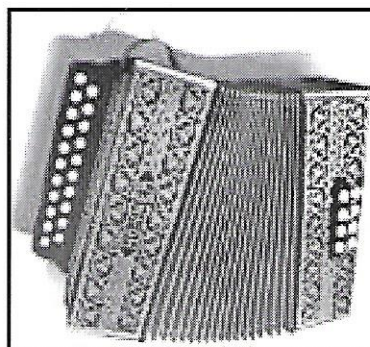
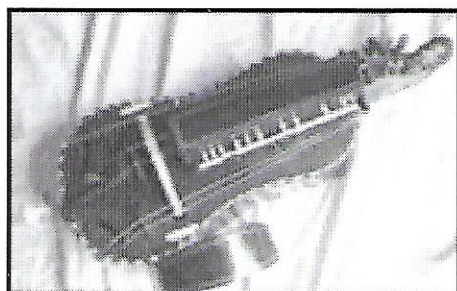


Les commentaires sont issus de différents ouvrages :

« Une Auvergne si étrange » de Dominique Roger et « Mémoire d'hier, Le Cantal 1900 -1920» de Louis Taurant.



Les instruments de prédilection d'Auvergne sont **la cabrette**, le **violon** (joué par les violoneux), **la vielle à roue** et l'**accordéon diatonique**.



Parmi les instruments traditionnels de l'Auvergne, **la cabrette** a surtout régné dans le département du **Cantal**. Cet instrument fait partie de la famille des cornemuses.

Son nom vient de son outre ou sac, fabriqué en peau de chèvre et qui émet un son vif et aigu. La cabrette comprend trois parties principales : un **soufflet** qui s'attache à la taille et qui est relié par un embout à un **sac de cabrette**, pièce de cuir généralement recouverte de velours. La troisième partie est le **pied**, dont la longueur donne la tonalité de l'instrument, ce qui en fait la partie la plus importante.

La Vielle est un instrument à cordes frottées introduit en Europe au moyen âge. La forme du corps était variable, comme le nombre des cordes (généralement cinq), le manche traversait parfois la caisse et se prolongeait parfois au-delà par une pointe permettant de poser l'instrument par terre; mais le plus souvent, on jouait de la vielle en la tenant contre la poitrine ou sous le menton, les cordes étant frottées avec un archet.

Associée à la cabrette, la vielle convenait parfaitement pour faire danser et conduire les cortèges à l'écart de la musique savante. Elle sera concurrencée puis supplantée par l'**accordéon diatonique** qui pouvait jouer les musiques à la mode.



Un vielleur et un cabrettaire

Ces commentaires sont issus du site internet réalisé par la ville de Recoulès dans le Cantal.

A la fin du XIXème siècle, le **violon** est l'instrument de référence des bals traditionnels. Les violoneux jouent « la routine » dans les cafés, les noces, les sorties de messe, les foires, les veillées.



Le violon est très répandu dans la Vallée du Mars...

Ici, au FALGOUX, M. DELZONGLE, le violoneux fait danser la bourrée sur la place de l'église.

Nous sommes ici devant l'hôtel BORNE.

Sur le pas de la porte se tiennent Mme BORNE et sa servante en tablier blanc.

M. BORNE Antonin, son mari est facteur et est attablé avec le cantonnier. A côté de lui, M. FAUX avec son enfant.

Peut-être nos lecteurs pourront-ils identifier d'autres personnes sur cette photo !!!

L'une des façons d'aller à la rencontre de nos ancêtres consiste à tenter de redécouvrir leur mode de vie et de recréer leur environnement familial.

LES TRAVAUX DES CHAMPS

Les travaux et les journées de nos ancêtres obéissaient à un calendrier immuable. Le printemps sonnait l'heure des grands travaux des champs.

La **FENAIISON** commençait vers la St Jean, fin juin. Alors débutait la période la plus dure de l'année avec des journées d'au moins 15 heures, entrecoupées par une sieste et soutenues par de bons repas.

Au début du XX^{ème} siècle, la fauchaison était entièrement effectuée à la faux (la faucheuse mécanique ne se répandra qu'après la première guerre mondiale).

Derrière le maître faucheur, cinq ou six hommes, échelonnés en rang régulièrement décalés, coupaient l'herbe.

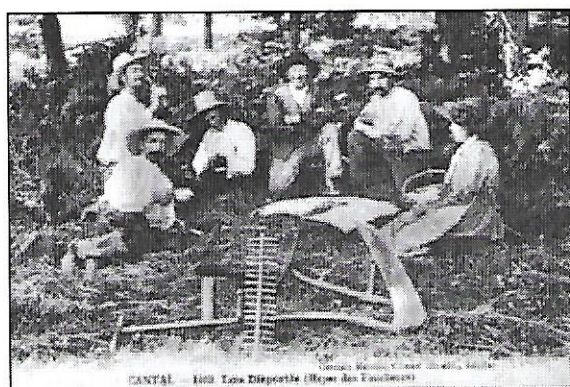
Le fanage est essentiel pour la qualité du fourrage : bien fanée, l'herbe garde sa couleur verte.

Dans le Cantal, seuls les hommes se servaient de la faux.



Les fourches à 2 ou 3 brins, d'abord en bois que l'on fabriquait soi-même, puis en fer qu'on achetait à la foire, servaient pour faner, assembler le foin, le charger sur la charrette.

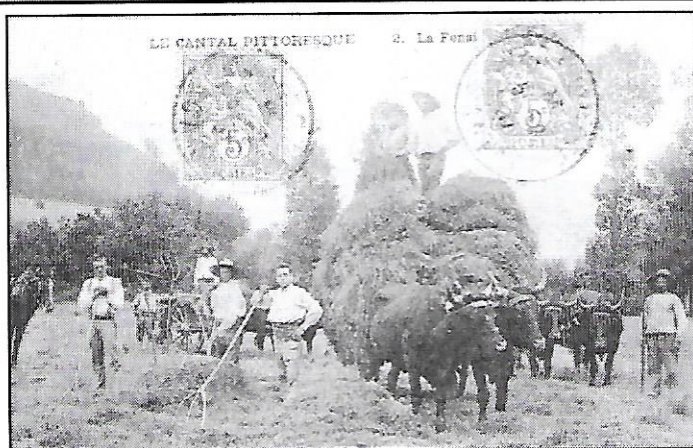
Des râtaux, en bois également, permettaient de ratisser le pré mais certains s'en servaient aussi pour faner.



Un
repas
bien
mérité

Au 1^{er} plan sur la photo, le faucheur « pique » la faux assis à califourchon sur un petit banc, « l'ase » (l'âne). Muni d'une petite enclume « lo cisèl », il redresse et affine le tranchant de la faux à petits coups de marteau, légers et précis.

A sa gauche, le faucheur aiguisé la faux à l'aide d'une pierre « la cou » tirée d'un étui en bois « la coudièra » (le coffre) rempli d'eau et porté à la ceinture.

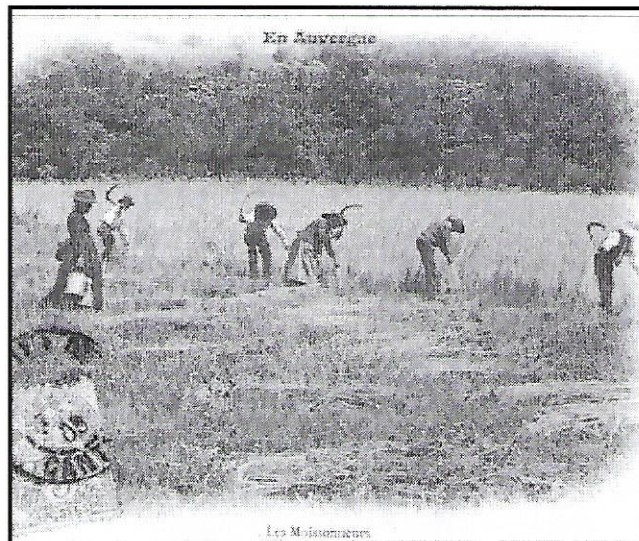


Les « andins » laissés par les faucheurs étaient répandus et tournés plusieurs fois. Quand le séchage était jugé satisfaisant, le foin était rassemblé, puis chargé sur les chars tirés par des bœufs. Il fallait rouler la brassée de foin et l'équilibrer. On arrimait alors le chargement avec une longue perche serrée avec une pièce de bois, « l'estantièira » et une crémaillère.

Les **MOISSONS** commençaient aussitôt après la rentrée des derniers foin, dès que l'on jugeait que le grain était suffisamment mûr. L'outillage était composé d'outils à main.

Les femmes se servaient de la faucille à la lame mince et dentée et à courbure prononcée avec laquelle elles sciaient la paille. Les hommes préféraient le volant à large lame et à courbure ouverte que l'on battait et aiguisait comme une faux, et qui tranchait la paille. Comme pour les fenaisons, il y avait un jeu de fourches à deux brins.

La moisson réquisitionnait tout le monde : les hommes couchaient le blé à la faucille, les femmes liaient les tiges en gerbes qui donnaient des « demoiselles ». Les enfants se transformaient en glaneurs, à la recherche des épis oubliés...



Le **BATTAGE** se déroulait un peu plus tard.

De nos jours, tout le monde utilise une moissonneuse-batteuse, mais nos ancêtres, eux, battaient au fléau. Le fléau articulé se composait de 2 bâtons, le manche et la verge, reliés par une courroie en cuir. En principe, le battage se faisait à quatre, deux de chaque côté de l'aire de battage. Les gerbes sont couchées tête contre tête, et le ballet commence.

Cela supposait une certaine dextérité pour frapper à son tour sans heurter l'instrument de son voisin.

L'été et la fenaison. (Souvenirs d'Henriette FAUX - Le Vizet Le FALGOUX)

La fenaison débutait à la fin juin et une main d'œuvre supplémentaire s'imposait dans les fermes ayant une grande superficie de fauche.

Le dernier dimanche de juin, c'était la première « loue », une seconde suivait le dimanche suivant.

Le fermier, avec son cheval, se rendait à Salers pour y trouver un ou plusieurs ouvriers selon ses besoins. Les faucheurs venaient du Lot ou de la Corrèze. Munis de leur baluchon et de leur faux dont le tranchant était protégé et le manche attaché au travers, ils se présentaient sur place, au choix d'un patron. Il n'était pas rare que ce dernier y trouvât des hommes qu'il connaissait par des embauches successives. Il ramenait son personnel en fin d'après midi. Les gros travaux pouvaient commencer.

Au petit jour, les prés fleuris de marguerites, de scabieuses parmi les hautes graminées, étaient attaqués par un groupe de faucheurs avec en tête le « bouvier grand » qui donnait la cadence du travail. Honneur aux courageux qui conservaient leur place dans le rang, tandis que les quolibets ne manquaient pas aux trainards qui perdaient le rythme.

Les andains se couchaient sous la faux bien tranchante.

Je me souviens du son de la pierre à aiguiser sur la lame brillante et celui du marteau sur l'enclume à battre la faux. Ce travail consistait à refaire le tranchant émoussé par la rencontre de quelque caillou.

L'entretien de l'outil aidait à l'ouvrage.

La fenaison, l'après-midi, regroupait tout un monde. L'ardeur joyeuse faisait oublier la chaleur et la fatigue.

Le dimanche, jour de repos respecté, on retrouvait la jeunesse dans de petits bals organisés dans les cafés. Il se trouvait toujours un violoneux ou un cabrettaire pour faire danser.

Le jeu de quilles sur la place occupait parfois l'après midi.

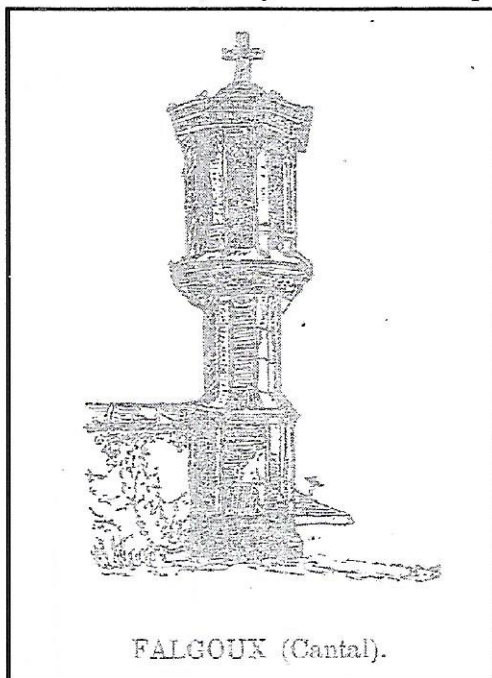
La fenaison, telle qu'elle existait autrefois, avec les faux, les râteaux, les chars à bœufs et la vaillance des faneurs, a changé avec l'apparition des motos-faucheuses, des tracteurs et toute la mécanisation que nous connaissons aujourd'hui. Facilité de l'ouvrage mais perte de convivialité, d'animation, de vie tout court, avec la grande désertion de nos campagnes.

LA LANTERNE DES MORTS DU FALGOUX

Parmi les constructions les plus insolites et mystérieuses que nous a léguées le passé, figurent en bonne place les lanternes des morts..

Il existait dans les cimetières, outre une croix de pierre, une petite tour isolée en forme de colonne creuse où les piliers se terminaient supérieurement par une lanterne surmontée d'une croix et présentant, autrefois, à leur base, une large pierre servant d'autel.

On plaçait toutes les nuits une lampe allumée par respect pour le lieu sacré où reposaient les fidèles et le jour des Rameaux, on y conduisait la procession.



FALGOUX (Cantal).

Merci à JP VERGER

Jusqu'à la fin du XIXème siècle, le FALGOUX possédait une lanterne des morts.

Elle a disparu à une date inconnue et on ne sait ce qu'elle est devenue.

Cette lanterne était de style renaissance et comportait une colonne polygonale.

Elle était allumée toutes les nuits.

Il y avait toujours 30 personnes de la paroisse inscrites pour fournir l'huile de la lampe.

Si une de ces personnes venait à décéder, c'était son héritier ou son plus proche parent qui prenait la relève.

Les habitants se rendant à l'église s'agenouillaient devant ce monument et suppliaient cette lumière d'éclairer dans les voies éternelles, l'âme des trépassés.

Sources :

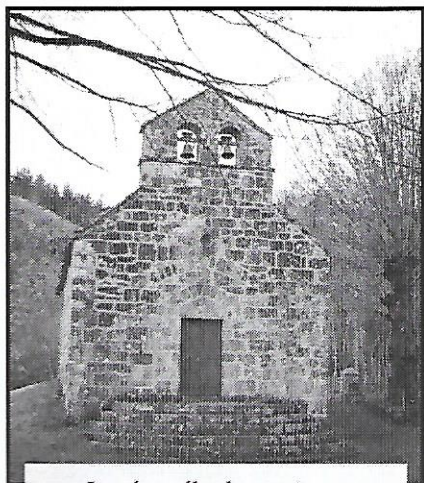
Histoire de l'art monumental dans l'Antiquité et au Moyen-Age de B. Batissier

Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze
Etude sur les lanternes des morts (tome 7 - 1885)

Des lieux mystérieux dans le Cantal, il y en a tant à découvrir.

La **chapelle de JAILHAC** (commune de Moussages), surplombant la vallée du Mars, est à l'abri des regards et semble être oubliée par le temps. Là, une halte s'impose.

Dédiée à la Vierge, d'inspiration romane, elle fut édifiée au Moyen-Age. Cette chapelle isolée demeure le seul vestige du château des seigneurs de Claviers. Elle fut un lieu de pèlerinage au 19ème siècle.



La chapelle de nos jours

A l'intérieur de la chapelle, l'abside voûtée conserve la niche romane qui contenait la statue de la Vierge dite « Notre-Dame de Claviers » aujourd'hui dans l'église paroissiale de Moussages.

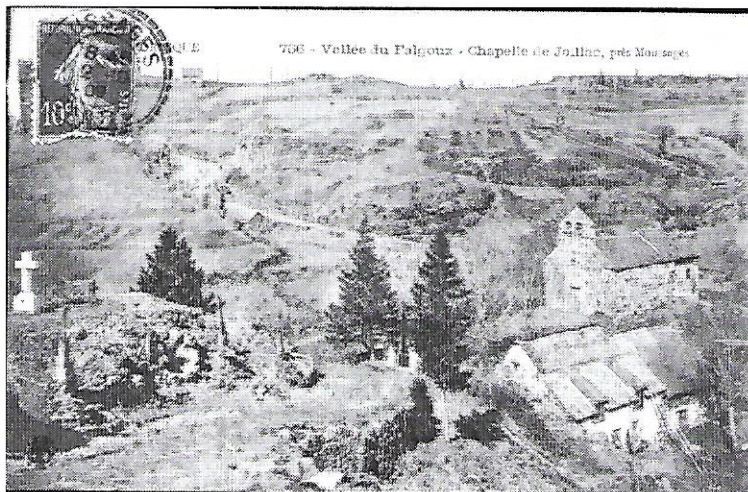
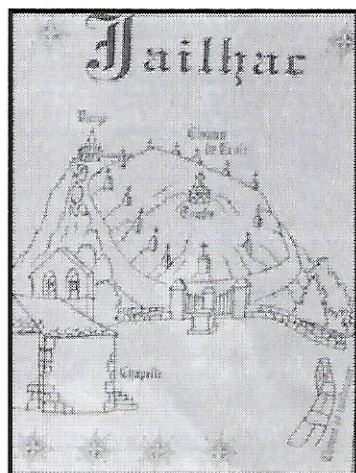


Statue
Notre Dame
De Claviers

Les couleurs
sombres
faites de vert
et de bleu
inspirent le
respect.

André MALRAUX qualifia cette statue
de « 8ème merveille du monde »

Ici, les pierres vous parlent. Elles sont le témoin d'une histoire locale.



Dans les années 1800, François Lesmarie, personnage très pieux, fut soigné d'une grave maladie par le curé d'Ars. A la suite de sa guérison, empreint d'une véritable vénération pour le curé, il décida de vivre en ermite à la chapelle.

On le surnomma le « Saint de Jailhac ».

Avec ses modestes salaires agricoles et quelques oboles des habitants voisins, il acheta la vierge en fonte qui domine la Vallée du Mars.

Il mourut en 1877. Sa sépulture se situe au sommet de la butte formée par les vestiges de l'ancien château.

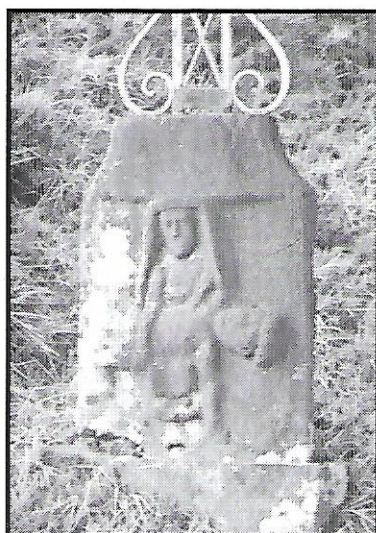


*La Vierge au sommet
du chemin de croix.*



Sur quatorze blocs de pierre, difficiles à travailler, François Lesmarie a sculpté de ses mains malhabiles une interprétation personnelle du supplice et de la mort du Christ.

Pour achever son œuvre, il ne manquait plus que les croix de fer achetées par des familles alentour.



Oublié le temps des bruits du marteau et du burin. C'est le silence et la mémoire des pierres qui vous invitent aujourd'hui à découvrir le chemin de croix.

*Les commentaires sur ce lieu sont issus des pancartes
trouvées sur place (Syndicat des Quatre Cantons)*

Nos zones de montagne, à démographie élevée (familles nombreuses) étaient de grandes réserves humaines. Il y a d'un côté la fuite de la misère mais aussi de l'autre, l'appel de la richesse. Nous avons un état de la population de nos villages en 1788. Et il est très surprenant de constater que déjà à cette époque beaucoup de nos ancêtres émigraient.

En 1788, Saint-Vincent (inclus Le Vaulmier) comptait 161 feux et Le Falgoux, 88. (On entendait à l'époque par « feux » des « maisons » qui elles-mêmes pouvaient contenir plusieurs familles). (source « *Revue de la Haute-Auvergne* - 1957)

	St Vincent	Le Falgoux
Personnes en état de travailler	150 hommes 40 femmes	79 hommes 131 femmes
Enfants de moins de 12 ans	142	183
Emigrants pour un temps	120 individus	59 individus
Emigrants sans espoir de retour	30 individus	15 individus

Commentaires : les chiffres concernant la parité hommes/femmes dans chaque village nous semblent surprenants !!! Mais le document de référence ne mentionne aucune explication à ce sujet.

Les boulangers d'Espagne

Ces extraits sont tirés du livre « Les auvergnats de Castille » par Rose DUROUX

Les habitants des hameaux cantaliens faisaient leur pain eux-mêmes, de grosses tourtes rondes à croute épaisse dont la cuisson était très irrégulière. Au four banal, ils n'avaient pas appris à confectionner ces petits pains longs et croustillants. C'est en Espagne qu'ils se sont formés.

Les auvergnats qui colportaient toutes sortes de marchandises en Castille, se faisaient payer en grains car le paysan castillan n'avait pas d'argent liquide. Pour tirer le plus grand profit, le cantalien eut l'idée de panifier lui-même ses stocks de céréales.

De tout temps, à Madrid, on eut à déplorer le manque dramatique de boulangeries.

La facilité d'apprentissage est également un facteur déterminant. En 20 jours, il apprend le métier et gagne 4 à 5 pesetas quotidiennes.

Les cantaliens ne sont pas propriétaires de leurs fonds de commerce qu'ils prennent souvent à bail.

Contributions payées : l'impôt que paient les fabricants de pain est plus ou moins modulé.

2 cas se présentent :

1) Le contribuable paie pour une « tahona » simple qui se compose d'un moulin actionné par une mule et d'un four unique.

2) Le boulanger dirige une « tahona » à 2 fours. C'est le cas le plus général pour les cantaliens. 2 boulangers peuvent se partager les contributions d'un même établissement.

Le pain fabriqué est vendu au comptoir de la « tahona », livré à domicile par des livreurs de la maison et peut-être distribué dans différentes boutiques.....

Toutes les opérations de transformation du grain en pain ont lieu dans la « tahona ». Dans la partie supérieure de l'établissement, on vanne le grain, on le crible, on le mouille. La mouture se fait au rez-de-chaussée. Des mules, que l'on fait se relayer toutes les 3 ou 4 h, actionnaient les meules... Les meules sont piquées après chaque opération. Le blé écrasé passe dans plusieurs tamis et l'on obtient ainsi une farine de qualité supérieure... La farine est pétrie vigoureusement, voire foulée au pied, la pâte découpée, pesée et disposée sur des plateaux où elle lève lentement. Il ne reste plus qu'à enfourner.

On peut facilement imaginer la perpétuelle rotation des bêtes, l'incessant va-et-vient des hommes entre le rez-de-chaussée, l'entresol et le 1er étage où sont répartis les différents postes de travail.

Une fois le grain acheté, moulu, panifié commence l'activité essentielle : la vente.

Elle confronte le « tahonero » aux exigences du client. Une partie de la clientèle est fournie par le petit peuple de Madrid, sous alimenté, pour qui le pain signifie la survie.....

Les familles **MAURY, PIGOT et MAISONNEUVE de Saint - Vincent** se sont trouvées liées par des mariages et des associations.

Antoine **MAURY**, le forgeron de St Vincent a épousé Marguerite **REVEL** de Meallet dont toute la famille est installée en Espagne depuis très longtemps. 14 enfants naîtront de cette union et 5 seront boulangers en Espagne.

L'un de ces enfants, Antonin **MAURY** épousera Pauline **PIGOT** et sa nièce, Louise, épousera Jean-Justin dit Augustin **PIGOT**

Augustin PIGOT né en 1863 à Sauvat est le fils de Pierre **PIGOT**, boulanger à Madrid avec 2 associés : Jacques **MAISONNEUVE** et Augustin **CHAUMEIL**.

Jacques MAISONNEUVE, natif de St Vincent, s'est installé aussi comme boulanger en Espagne avec son fils aîné.

Il reviendra régulièrement dans son village où est restée sa femme Catherine **FONTOLIVE**.

On ne sort pas du triangle « Auvergne-famille-boulangerie »

Antoine **MAURY** meurt en 1890. Augustin **PIGOT** s'associe avec Pierre **MAURY**. Ils resteront ensemble environ 10 ans. Après son mariage avec la nièce de son associé, Augustin **PIGOT** préfère gérer seul sa boulangerie. Suivent 20 années très prospères (1900-1920). Sa « campagne » a duré 45 ans et il a amassé une petite fortune. Il est loin de penser qu'elle va fondre dans les terribles dévaluations du franc des années suivantes.

Vers 1923, les familles **MAURY-PIGOT** rejoignent les terres cantaliennes.

Jacques **MAISONNEUVE** finira ses jours à Saint-Vincent.

Son fils, Jules fera fortune à Paris en tant que boucher. Il reviendra dans la vallée du Mars et achètera le château de Montbrun.

Source « les auvergnats de Castille » de R. Duroux

Merci à Bernard et Jean-François MAURY, Claude PIGOT et Monique LAMARCHE pour leur aide si précieuse.

Le pèlerinage très fréquenté de St Jacques de Compostelle contribua à rendre familier aux cantaliens le chemin de l'Espagne.

Ces voyages vers l'Espagne ne constituaient pas des parties de plaisir.

Leur durée que l'on peut évaluer à 25 ou 30 jours pour des cavaliers au pas, et à bien davantage pour les piétons, les fatigues et les périls de toutes sortes qu'ils comportaient, les rendaient redoutables.

Les franchissements des cols élevés, la traversée des zones insalubres, les passages à gué des cours d'eau, les risques découlant du mauvais temps, l'alimentation souvent frugale et le côtoiement de toute une faune dangereuse rendaient l'épreuve sévère même lorsqu'elle était affrontée par un groupe bien soudé de compatriotes.

Source : « les espagnols de l'Auvergne » par A. POITRINEAU

Le rôle des femmes

Ces départs donnaient aux épouses, restées au pays, un statut et un pouvoir social important (il suffit de voir les testaments laissés par les époux). La femme devenait chef de famille et pouvait passer des actes devant notaire pour vendre, acheter, emprunter. Et surtout, elle assurait l'éducation des enfants.

Ces migrations étaient au départ une histoire d'hommes. La femme fera son apparition en Castille avec l'apparition du chemin de fer, d'abord pour les voyages d'agrément et par la suite, certaines prendront part aux activités commerciales.

Nous connaissons bien l'histoire des « espagnols » de St Vincent (les familles **MAURY, PIGOT et MAISONNEUVE**) grâce aux témoignages de leurs descendants.

Quelle ne fut pas notre surprise, de découvrir aux archives départementales du Cantal, qu'ils n'ont pas été les seuls à partir en Espagne pour exercer le métier de boulanger.

Vous trouverez ci-dessous quelques noms que nous avons relevés grâce aux passeports sur la période de 1860 à 1880 environ à St Vincent et au Vaulmier :

CHABRIER Antoine, **DESCORAILLES** Jean-Baptiste, **COLOMBIER** Antoine, **LABOUREL** Jean dit Guinot, **SEVESTRE** Pierre, **CHASSAGNAC** Antoine, **CHABRIER** Félix, **LABOUREL** Pierre, **UCHER** Jean, **SERRE** Jean, **LAFARGE** Auguste, **MEYNIAL** Jean, **FONTOLIVE** Antoine.....

Dans les archives de l'hôpital **St Louis en Espagne**, de 1690 à 1709, on a trouvé la trace de 45 malades originaires de St Vincent : 14 boulangers, 6 cordonniers, 11 pâtisseries, 5 porteurs d'eau, 4 rémouleurs, 2 tailleurs et le reste en divers. (source Rose **DUROUX**).

Il était nécessaire à cette époque qu'une partie des habitants quitte la montagne en hiver car la population était relativement dense, et les maigres ressources agricoles ne pouvaient assurer la subsistance de l'ensemble de cette population.

En règle générale, « l'espagnol » rapporte à sa terre natale au bout d'une période plus ou moins longue, la majeure partie des économies qu'il a réalisées en Espagne. Et, malgré l'éloignement, ces migrants ont toujours eu le souci de conserver leurs racines, de vivre en communautés organisées et de préparer leur retour.

Cette article relate un métier disparu aujourd'hui, celui de **Boisselier**.

En 1974, cette activité était encore pratiquée par **Marcel VALARCHER** au FALGOUX qui avait repris le métier après son père.

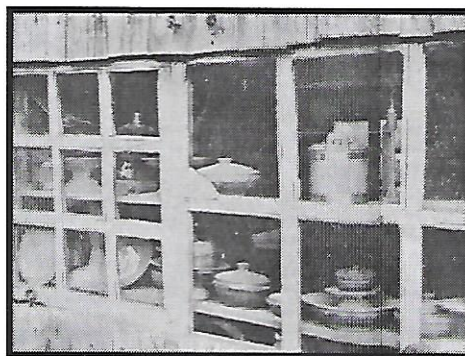
Un reportage a été réalisé en 1974 par Robert VALARCHER.

(Parution dans « l'Auvergnat de Paris de Paris-Centre-Auvergne » janvier 1974).

Ci-dessous, quelques extraits :

« Si quelques toiles d'araignée agrémentent un angle de la boutique, c'est qu'elles aussi, sont des artistes et qu'entre artistes un pacte est toujours tacitement conclu : celui du respect du travail d'autrui ! Bonbonnières, coupes de fruits, plateaux à fromages, surprennent par leur simplicité, mais telles les églises romanes, recueillent notre admiration, pour leur élégance.... »

ENTRONS !



Des gerles, des tabourets, des rouets, boîtes et plateaux divers....

Marcel VALARCHER dans son atelier



« Rien ne se faisait à la légère, la coupe de bois se pratiquait à certaines époques....(lune vieille pour le bois tendre, lune nouvelle pour le bois dur, la lune de fin août était la meilleure, le bois reste blanc).

Le bois est toujours préparé à l'avance, souvent coupé en novembre, il repose dans les étangs pendant des années...là il perd sa force, il ne travaillera plus; c'était le cas pour le frêne, l'orme, le hêtre.... »

« Lou bo es esta mau luna » qualifiait un bois qui travaillait ou se trouvait rongé par les vers »....

Tous les outils du père sont là : les crochets derrière l'atelier, la grande roue à aube moussue, figée, appartient au passé.... Un système de vannes détournait le ruisseau qui, avec son énergie, contribuait au travail de l'homme...

Si les ans burinent le visage, le bras reste sûr, la main adroite... »

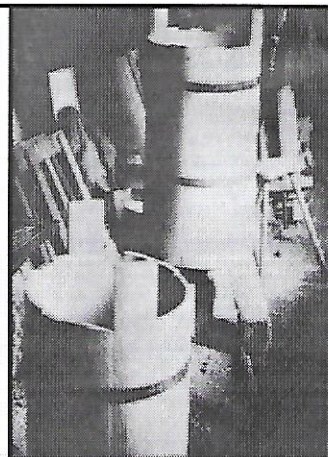
« Un épais tapis de sciure calfeutre les pas, sciure de toute sorte de bois : hêtre, chêne, châtaignier, orme, sapin. Quelques machines à bois, un tour, ont remplacé les outils archaïques. Les « crochets » servaient antan à travailler le bois, explique le père. Chaque fustier* fabriquait les siens car il était aussi un peu forgeron. Il n'y avait pas d'électricité alors, le travail se faisait au cantou, au cours des longues veillées, à la lumière des flammes, souvent au couteau.... »

* fustier = charpentier

« Presque tout se travaillait au couteau, même les cercles de chêne qui s'encastrent minutieusement et qui ceignaient de haut en bas les gerles de sapin de toute taille : des plus petites pour la préparation de la pâte à pompes jusqu'aux imposantes gerles de 350 litres...

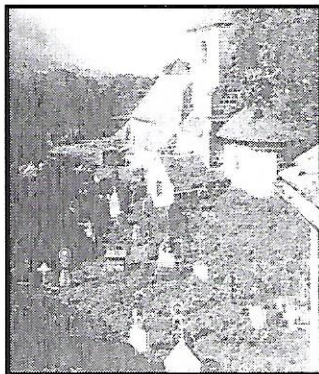
Le fromage se faisait uniquement dans du bois : sceaux, fragnoua, ménague, moules des pièces étaient taillés dans le hêtre, le noyer pour l'abrisso, le sapin pour les gerles.

Tout le matériel de la ferme était dans le temps fait de bois : les pelles, les fourches, les râtaux en châtaignier, les balais en genêt, les branches de noisetier entrelacées aidaient à la construction des « ridars » (panneaux protégeant les vaches du vent pendant la traite)».



Aujourd'hui, tout a disparu... Il ne reste que les souvenirs... grâce aux témoignages. Merci à Monique VALARCHER pour nous avoir transmis cet article.

Les églises, servaient, outre de lieu de culte, de **maison commune**. L'importance de l'église comme pôle attractif était redoublée, aux yeux du petit peuple, du fait qu'elle était aussi lieu de refuge bénéficiant du droit d'asile.



Autour de l'église se tient le **cimetière**, lui aussi terre d'asile. On vivait donc avec les morts, et même en bonne intelligence, nous disent des historiens, puisqu'on y dansait et festoyait régulièrement.

Ici la photo de l'ancien cimetière de Saint-Vincent qui a été transféré en dehors du village vers 1903.

C'est la **messe** toutefois qui attire le plus régulièrement. On y fait toutes les annonces, y compris les profanes, de sorte que la famille qui n'envoie pas un de ses membres au moins est véritablement coupée du monde.

A l'intérieur, ni bancs ni chaises: on s'assoit par terre ou sur la paille, ou on reste debout appuyé sur un bâton et il est également probable que l'élite sociale du temps, comme par la suite, disposait de certaines places réservées.

D'autre part l'Eglise exerce son rôle d'**assistance publique**. Depuis le IX^e siècle au moins chaque paroisse assure un secours aux pauvres, enregistré dans la "matricule". Ces secours sont en principe alimentés par le quart des dîmes et la moitié des donations.

Tout cela dessine une vie paroissiale intense.

Autrefois, le curé était très proche de ses paroissiens

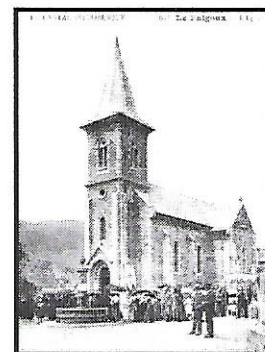


Les cantaliens sont profondément croyants.

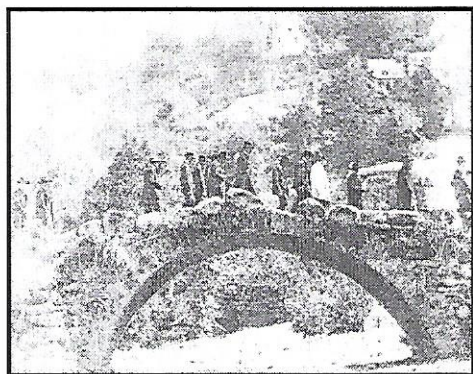
La **messe dominicale** était très fréquentée.

C'était également une sortie pour laquelle on sort ses plus beaux habits.

A la sortie de la grande messe, on bavardait un peu sur le parvis de l'église....



Procession à l'église du FALGOUX



Procession sur le pont du Coudert
St Vincent (juillet 1892)

Revue « les amis de St Vincent »

Pour certaines fêtes religieuses comme pour les Rameaux, les Rogations et la Fête-Dieu, il est coutume de faire **une procession**. Statues miraculeuses ou non mais vénérées, reliques, croix sont conduites avec solennité, accompagnées de prières et de cantiques d'une foule nombreuse et fervente.

Les rogations sont l'appellation chrétienne des 3 jours qui précèdent l'Ascension. Cette procession cérémonielle est censée protéger les futures récoltes, exorciser les forces du mal qui pourraient s'abattre sur la campagne. Elles datent du Concile d'Orléans en 511.

Tout au long du parcours, croix, fontaines, abreuvoirs constituent des haltes, où les fidèles ont déposé des offrandes, victuailles ou fleurs destinées au clergé. Lundi, le 1^{er} jour est pour les fenaisons, mardi concerne les moissons et mercredi s'adresse aux vendanges.

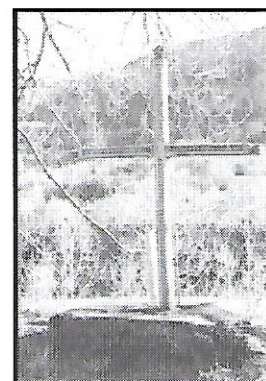
Au Falgoux, le 1^{er} jour, les processionnaires se rendaient à la croix du Cher (croix de Gutigny). le 2^{ème} jour, à la croix de la Peubrélie, le 3^{ème} jour, à la croix du Rouffier.

Sources : « Une Auvergne si étrange » de Dominique ROGER et
« mémoire d'hier, le Cantal de 1900-1920 » de Louis TAURANT

Les croix des missions, souvent en bois et portant la date de la mission, étaient érigées pour signifier un moment intense où l'on devait renforcer sa foi et prouver sa croyance en Dieu. La dernière mission a eu lieu du 11 au 25 mai 1952.

De nos jours, un bon nombre de ces croix en bois n'existe plus. Il semblerait qu'il y en avait au moins une dans chaque hameau de nos 3 communes. Certaines datent de 1953 correspondant au retour de l'année précédente

(source :livret « les croix de nos villages » édité par ASPECT pour chaque commune.
Toutes les croix ont été référencées et photographiées.



Croix de Gutigny restaurée
(le Cher Soubro)

De tout temps, le problème de la fragilité des roches et des éboulements menaçant la commune de Saint-Vincent, a été posé. De tout temps également, pour se protéger, les habitants se sont servis de la forêt. Mais cela n'a pas toujours été sans difficulté.

ROCHELADE

Ròchalada est un endroit terrible : certaines chutes ne pardonnent pas. Par exemple, dans les années 1930, un jeune instituteur s'était perdu dans la brume du plateau et il a manqué le chemin pour retourner au village. On a retrouvé son corps en bas de la falaise.

Ces 150 mètres de rochers qui menacent le village de ses éboulis ont toujours été montrés comme une calamité. Pourtant le village s'est installé là car la terre était bonne, et il fallait autrefois cultiver tout ce que l'on pouvait, en dessous du roc. Entre les rochers, on faisait paître les chèvres ou les moutons.

Déjà en 1856, M. Firmin de la Tour, Maire de la commune, préoccupé par le problème de sécurité, décida le **reboisement** et n'obtint qu'un vote de six voix contre six. Il faut savoir que les habitants utilisaient les « côtes » pour faire paître leurs moutons et leurs chèvres. Il ne restait plus alors que le communal dit de « Cuze », au pont des Barts, comme pacage.

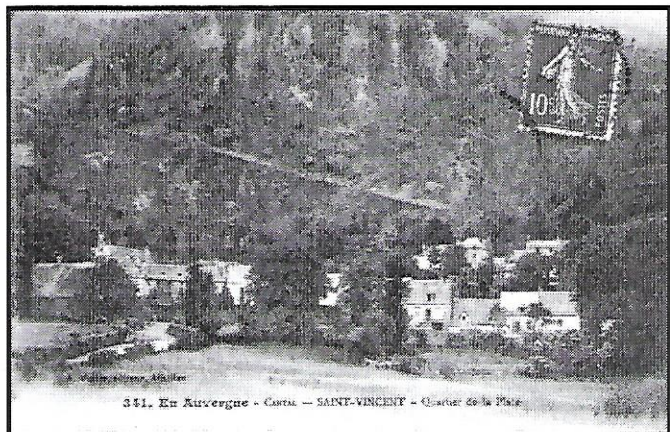
En mai 1858, on alla même jusqu'à interdire aux brebis d'aller pacager au Cuze. En mai 1861, on ne pouvait conduire que deux têtes de bestiaux dans ce communal. Les plaintes étaient nombreuses et les entorses aux interdictions également. Aussi le reboisement était-il long à réaliser. Le 7 novembre 1875, cette question du reboisement de ROCHELADE était à nouveau à l'ordre du jour, suite à une pétition, signée par plusieurs chefs de famille du bourg. Mais les avis des membres du Conseil Municipal étaient très partagés.

Le reboisement se réalisa cependant peu à peu non sans peine. On peut noter, qu'au printemps 1906, la route fut coupée par des éboulements et que c'est à cette époque que fut replantée la section de Lacoste, les animaux allant en compensation paître à « Roche Agude (Roche Gude ?) ».

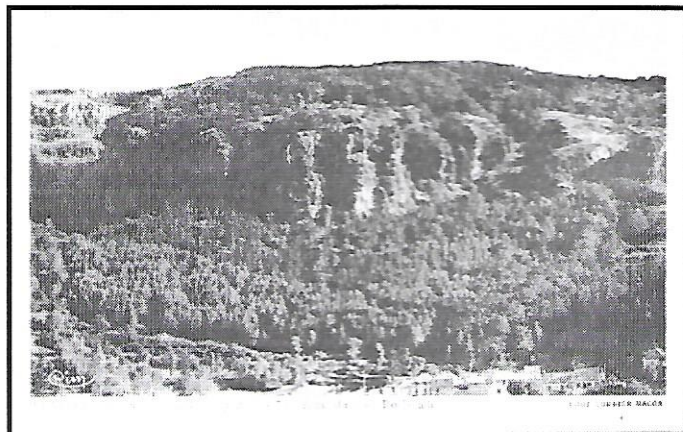
Maintenant la forêt a tout envahi, les cultures en terrasse (appelées *banc*, *bancarèl* ou *bancharèl* en occitan) ont disparu et le bocage se réduit. On a des difficultés à imaginer la vallée telle qu'elle était à la fin du XIX^{ème} siècle.

Le détail de ces informations a été trouvé par Mr Jack ROGER qui a épluché tous les comptes-rendus des conseils municipaux de la commune.

Avant le reboisement



Après le reboisement



Beaucoup de roches ont des légendes ou une histoire particulière.
(L'Ôme Negre, le Cusa, les Tremblaires).

Vous pouvez avoir le détail de ces légendes dans le livre de Jean-François MAURY (« contes et légendes de Saint Vincent de Salers »), dont sont tirés quelques extraits ci-dessus.

Sources : manuscrits de Melle CHAMBRE à la mairie du Falgoux

Les grottes ont un côté affectif ancré dans l'imaginaire, complété ou déformé par ceux qui en parlent.

Deux grottes , sur le territoire du FALGOUX, sont auréolées de traditions encore très vivantes au XIXème siècle.

A 1 km environ à la sortie ouest du Falgoux, se dresse sur la rive droite une formidable falaise percée de grottes qui furent certainement habitées par les hommes primitifs connue sous le nom de « chaos de Neyrestan ».

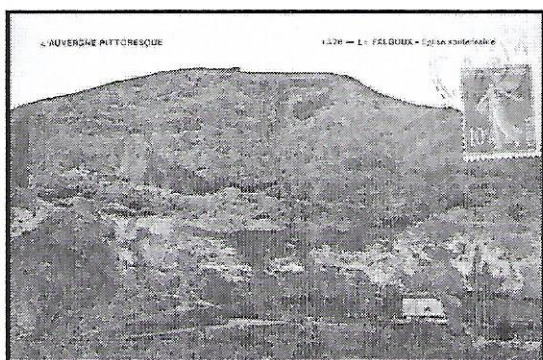
Près de cette falaise existaient jadis un château et un prieuré.

Dans le « dictionnaire du Cantal » de Deribier du Chatelet, on peut lire :
« non loin de là est une grotte dans le rocher avec un autel grossièrement travaillé ». Là désignant Neyrestan, il s'agit de « l'église de Chuchily » (1824).
« Aux environs du hameau de Besse et dans le voisinage d'une cascade, s'ouvre la grotte de l'homme noir, rendue fameuse par les contes populaires ». Il s'agit ici du « cuzer de l'homme noir ».

Les anciens ont entendu dire que la grotte de Chuchily aurait servi, pendant la révolution, de refuge, d'église à des prêtres réfractaires, que **Catinon Ménette*** les y aurait ravitaillés.

Cette tradition semble s'être formée à l'époque de la Révolution française.

** Catinon Menette (Catherine JARRIGE) passa 50 années au service des pauvres dans la région de Mauriac où elle se fixa. Elle entra dans le Tiers Ordre de Saint-Dominique et devint ainsi une Ménette.
Le pape Jean-Paul II l'a déclarée " Bienheureuse " le dimanche 24 novembre 1996.*



Elle suscite des réserves chez le promeneur qui voit la grotte de bas et de loin. Une petite colonnette semble lui donner un air « église ». On pouvait y accéder par un chemin extrêmement raide et étroit, « le pas de tir ». Les audacieux qui y sont allés, confirment l'exiguïté à s'y tenir debout.....libre à chacun de conclure.

Un des textes recueillis sur le Falgoux suggère que cette grotte n'est peut-être pas naturelle :

« une grotte faite de main d'homme où on croit voir un autel grossièrement travaillé »...

Le père Serres a écrit dans son livre que de nombreux prêtres de la région émigrèrent, plusieurs furent emprisonnés ou déportés et le plus grand nombre, réfractaires, se cachèrent dans nos montagnes pendant toute la Révolution.

Quant au Cuzer de l'homme noir, quelques personnes âgées ont dit qu'il aurait également servi de refuge aux prêtres réfractaires, mais rien ne peut le confirmer.

La tradition est en train de s'effacer comme s'efface l'entrée de la grotte, bouchée par des éboulements et des arbres. Cependant, de « l'homme noir » émane une atmosphère fantastique dont Justin BOURGEADE s'est servi pour écrire un conte « la grotte de l'homme noir », paru dans le journal « la Montagne » du 30 janvier 1966.

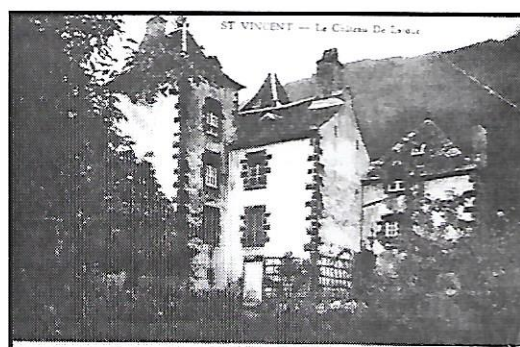
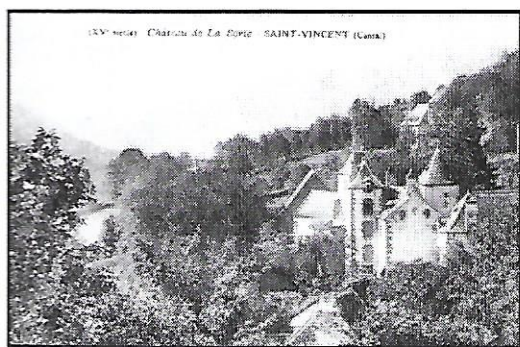
Ci-dessous un petit résumé.

La tradition rapporte que « l'homme noir » avait longtemps terrorisé la vallée du Mars. Il vivait en des temps très anciens, vers le XIème siècle, mais on ne sait au juste s'il s'agissait d'un être humain, de quelque animal fantastique ou du démon en personne.... La 1ère personne qui découvrit la créature était un modeste serf de la région du Falgoux....Les gens de l'époque étaient très superstitieux et bientôt une sorte de panique collective s'empara des habitants....

Suite à de nombreux dégâts dans les troupeaux puis à des disparitions d'enfants, des hommes d'armes furent lancés à sa poursuite....en vain. Ce fut un serf du village d'Espinouse, habile archer qui réussit à en venir à bout....(un énorme loup semble t'il)

La vallée du Mars respira....seul le souvenir de l'homme noir reste dans toutes les mémoires....

SI ON NOUS CONTAIT ...LE CHATEAU DE LA BORIE A SAINT VINCENT

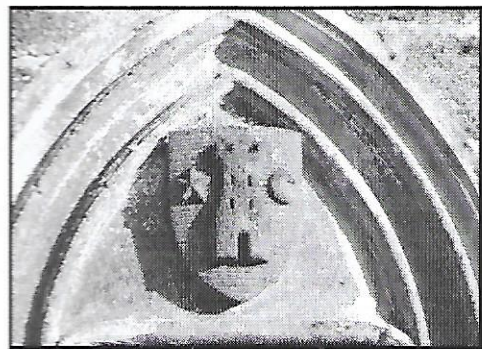


Sur les anciennes cartes postales, on peut lire « château de la Borie » ou « château de Latour »....

Le château de la Borie, probablement bâti par Géraud I du Fayet au XV^{ème} siècle, se compose d'un corps de logis, flanqué au midi d'une grosse tour carrée, et au nord, d'une tour ronde entièrement occupée par un escalier à vis.

Il y a dans une des salles basses des restes de peintures à fresques représentant les écussons de la maison du Fayet de la Tour et des familles avec lesquelles elle avait contracté des alliances. La plus grande partie de ces peintures est aujourd'hui effacée. La grande salle est ornée de bas-reliefs représentant divers épisodes de l'Ancien Testament. Ces boiseries, bien conservées, semblent dater du XVII^{ème} siècle.

Au 1^{er} étage, 2 chambres ont leurs cheminées revêtues de très belles boiseries également du XVII^{ème} siècle. Elles ont pour sujet : l'une Sainte Madeleine, Sainte Catherine et Sainte Agnès et l'autre, la légende du pélican.



Les fenêtres, petites ou grandes sont presque toutes à piédroits moulurés ainsi que la porte d'entrée dans la tour ronde, qui est surmontée d'un tympan en arc brisé sur lequel est sculpté le blason de la famille du Fayet de la Tour :

« D'azur à la tour crénelée d'argent maçonnée et ajourée de sable adextrée d'un croissant d'argent et senestrée d'une étoile d'or »

Dans le jardin, côté Ouest, et contre le château, s'élève une porte armoriée en pierre sculptée. Côté Nord, aux armes des Familles du Fayet de la Tour, de Roquemaurel, d'Apchon, de Tournemire et de Tautal; Côté Sud, aux armes d'un Genouillac, grand maître de l'artillerie.



Merci à M. Henri du Fayet de la Tour, l'actuel châtelain, pour m'avoir confirmé l'authenticité de ces informations et permis de réaliser les photos.

Avant que ce château ne fut construit au XV^{ème} siècle, il semble qu'il existait un autre château datant au moins du XIII^{ème} siècle puisqu'une note de 1267 nous apprend que « le château de SAINT VINCENT est redevable jour et nuit à l'évêque de Clermont ».

La famille du **FAYET de la TOUR** (elle prit indifféremment au cours des siècles le nom de la Borie ou du Fayet ou de la Tour...) compte parmi les plus anciennes d'Auvergne.

On retrouve la même origine au bois du Fayet, près de Cotteughe, dans lequel il y avait une tour dans les temps les plus reculés.... Guillaume de la Borie et Aymar son frère habitaient Saint-Vincent en 1274.

Géraud du Fayet ou de la Borie, écuyer, acquit en 1422 le fief et le château de Fourmols (qui domine Colture, en haut de Mallassarte). A partir de cette date, la filiation est parfaitement établie. Elle se divise en plusieurs branches : celle de Fourmols, de la Veyssière, et celle de **Saint-Vincent**, toujours perpétuée de nos jours.

PORTRAIT

Henri, Jean-Baptiste, Jérôme Du FAYET de la TOUR

Il naquit au château de la Borie à St Vincent le 16 avril 1855, fils de Firmin du FAYET de la TOUR et de Jeanne Emilie DELALO.

Par son ascendance paternelle et maternelle, il appartenait à l'Auvergne. Il épousa Marguerite de LIVIO.

Il avait le goût inné des recherches historiques. Il connaissait à merveille l'histoire de sa famille (il rassembla toutes les notes rédigées par le Capitaine Etienne du Fayet de la Tour).

Il a collectionné un certain nombre d'antiquités locales, sceaux, jetons, monnaies et autres documents relatifs à l'histoire d'Auvergne.

Conservateur au cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, membre de la Société Nationale des Antiquaires de France, maître incontesté de la numismatique gauloise, il fut l'auteur de l'Atlas des Monnaies Gauloises, plus connu sous le nom de « La Tour ». Il fut également Vice-président de la Société de la Haute-Auvergne.

Au-delà de ses grandes compétences scientifiques, il montra une véritable âme d'artiste : il dessinait beaucoup et a laissé des albums et des cartons remplis de dessins au crayon et à la plume.

Son œuvre est considérable comme en témoigne son imposante bibliographie.

Mais il est toujours resté profondément auvergnat et revenait chaque année dans son village natal. Il succéda à son père comme conseiller municipal et exerça pendant 3 ans les fonctions de Maire.

Il décéda le 24 juin 1913. L'Auvergne, qui fut son berceau, conserve désormais ses cendres.

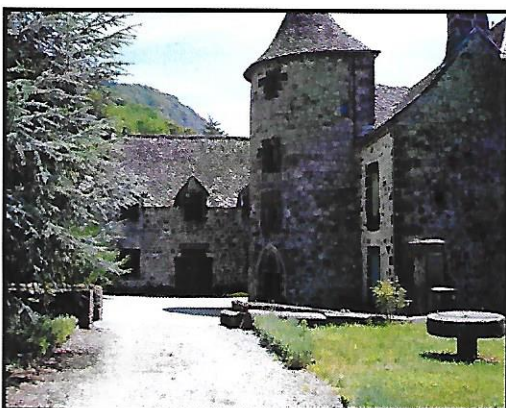
Dans le dictionnaire des familles françaises, on peut lire :

« La famille du FAYET de la TOUR appartient à l'ancienne noblesse d'Auvergne. On trouvera sur elle des renseignements dans les différents ouvrages de Bouillet, Tardieu, Lainé et le Docteur de Ribier.

On trouvera enfin dans « le nouveau d'Hozier » les preuves de noblesse qu'elle fit au XVIII^{ème} siècle pour obtenir l'admission de plusieurs de ses représentants à l'école militaire ou à la maison de Saint-Cyr. La famille du FAYET semble avoir eu pour berceau la commune de TRIZAC sur le territoire de laquelle il existe encore les ruines d'une vieille tour du Fayet »....

Elle a fourni des officiers de mérite, et des chevaliers de Saint-Louis.

Grâce à Généanet sur internet, nous avons remonté le temps et reconstitué la lignée des châtelains du château de la Borie de père en fils. Nous nous efforçons de vérifier l'authenticité des informations recueillies auprès de la famille du FAYET de la TOUR avant de vous la communiquer.



Sources :

Généanet (Amaury du Fayet de la Tour)
Nécrologie d'Henri de la Tour (Revue de la Haute-Auvergne).